

Jean-François Dortier

De Socrate à Foucault

Les philosophes au banc d'essai



Une introduction
anticonformiste à la philosophie.

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.
Crédit photo couverture : ©Mihai - [Fotolia.com](https://www.fotolia.com).

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Volumen
Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de
reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre
moyen, le présent ouvrage sans autorisation de
l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2018**

38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361065034

Jean-François Dortier

De Socrate à Foucault

Les philosophes au banc d'essai

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

INTRODUCTION

Le garçon qui lisait Descartes ou À quoi sert la philosophie ?

L' image est restée gravée dans ma mémoire. J'étais alors surveillant dans un lycée professionnel où l'on enseignait les métiers du bâtiment. Le soir, vers 22 heures, je passais dans les chambres pour demander d'éteindre les lumières. Des petits groupes se formaient, les garçons discutaient ferme : on parlait de foot, des filles, on se charriait entre corps de métier (« plombier c'est mieux que maçon », « oui mais électricien, c'est mieux que plombier »).

Et puis il y avait un garçon solitaire qui restait à l'écart dans sa chambre, passionné par ses lectures. Un soir, au moment du coucher, je l'ai surpris, assis sur le bord de son lit, la tête plongée dans le *Discours de la méthode* de Descartes. J'ai été troublé, comme lorsqu'on éprouve un sentiment de « déjà-vu ». Ce garçon de 16 ou 17 ans me rappelait précisément un autre garçon : moi, à son âge, absorbé dans la lecture de ce même *Discours*. Il le lisait dans une édition identique à la mienne, celle avec la couverture blanche sur laquelle est imprimé le portrait de l'auteur.

Mes idées de l'époque me sont revenues en mémoire. Descartes était alors un héros, un modèle. Le début du *Discours* met en scène un jeune homme déçu par l'enseignement du collège, un savoir livresque et fossilisé, fondé sur l'autorité des maîtres. Le jeune Descartes raconte qu'il a rejeté toutes

les leçons du passé pour « penser par lui-même » en se fondant sur la seule raison. Pour cela, il a inventé une méthode, qui, conduite avec soin, lui a permis de jeter les « fondements d'une science admirable » et de faire de grandes découvertes dans le domaine des mathématiques, des sciences de la métaphysique et de la morale.

Comment ne pas être séduit par un tel projet ? Comment ne pas vouloir marcher dans ses pas ?

Pour cela, il fallait suivre quelques règles simples : premièrement, « mettre en doute tout le savoir acquis » (autant le savoir scolaire que le savoir issu des sens qui peuvent être trompeurs) ; deuxièmement, pour refonder un savoir assuré, repartir d'idées simples et évidentes issues de la division des idées complexes (c'est la phase de « l'analyse ») ; troisièmement, à partir de ces éléments simples, remonter pas à pas vers les idées composées et résoudre les problèmes les plus complexes. Enfin, il suffit de vérifier si la solution trouvée est la bonne en passant en revue les différentes étapes de sa démonstration.

Voilà, c'est tout ! Ce n'est pas si compliqué. Chacun peut donc appliquer la recette et faire ses propres découvertes, et, pourquoi pas, devenir un nouveau Descartes.

Je fermais les yeux et essayais de refaire le chemin.

Voyons qu'est-ce qu'une idée simple et évidente ? En mathématique, l'idée la plus simple et évidente est le nombre 1. Quand on combine les 1 entre eux, on obtient tous les nombres possibles ($1 + 1 = 2$, $2 + 1 = 3$, etc.). Voilà un point départ. Je savais aussi qu'en informatique toutes les informations qui transitent dans l'ordinateur – textes, images, sons et programmes – sont composées à partir de combinaisons binaires : 0 et 1. Les choses complexes sont donc des composés d'éléments simples. Mais, comment généraliser cela à d'autres domaines ? En géométrie, c'est moins évident ; l'idée la plus simple est le point, mais additionner deux ou dix points, ce n'est pas faire un petit bout de ligne car un point n'a par définition aucune dimension. Premier pas, premier casse-tête.

En psychologie, l'idée la plus simple serait, si on en croit Descartes, le « je » ou le « moi », l'unité de conscience la plus élémentaire. Mais que peut-on construire à partir de l'intuition du moi ? Descartes en avait conclu à l'existence de l'infini, puis de Dieu, mais sa supposée démonstration ne me convainquait pas vraiment. Quant à l'idée d'un « moi » comme entité simple et irréductible, elle s'accordait mal avec ce que j'avais cru comprendre de la psychanalyse et autre psychologie de la conscience. L'application de la méthode s'avérait donc beaucoup plus difficile que prévu. À moins que quelque chose ne m'ait échappé ? Il fallait retourner au texte, reprendre sa lecture, ou partir en quête de commentaires plus avisés qui guideraient mieux ma réflexion.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que ces tentatives pour « penser par soi-même » armé des préceptes du *Discours* étaient vouées à l'échec. En effet, il est impossible d'appliquer la méthode de Descartes. Impossible et illusoire.

Pourquoi ?

Tout d'abord parce que Descartes n'a livré qu'une partie de sa méthode et a délibérément tenu secrète la plupart des autres règles. L'intégralité des règles a été retrouvée et publiée cinquante ans après sa mort¹ ! Une fois dévoilées, ces règles se sont révélées n'être qu'un aide-mémoire personnel utilisé par Descartes pour résoudre des équations mathématiques (Descartes était en train d'inventer l'analyse mathématique, qu'il appelait sa « science admirable »). Mais une méthode destinée à résoudre des problèmes algébriques ne se transpose pas forcément à la physique, la physiologie ou la science de l'homme comme il le prétendait. L'usage d'un raisonnement pur l'a conduit à de nombreuses erreurs ! Mais on ne peut le savoir que si l'on quitte le terrain strictement philosophique pour aller sur celui de l'histoire des sciences où la controverse entre cartésiens et newtoniens est connue ([voir chapitre XI](#)).

1- Sous le titre *Règles pour la direction de l'esprit*, 1704.

Quand j'ai découvert cela – bien tardivement –, j'ai compris que l'application du *Discours de la méthode* était un leurre philosophique, aussi était-ce un faux espoir pour mon jeune apprenti comme cela l'avait été pour moi avant lui, et pour bien d'autres Descartes en herbe avant nous.

Pourquoi ne nous avait-on pas prévenus ? Pourquoi donner à lire et à étudier à de jeunes étudiants un texte faussement simple, plein de promesses, mais qui ne peut conduire qu'à des impasses ?

C'est en poursuivant mes études de philosophie que j'ai compris peu à peu comment on en était arrivé là. L'enseignement de la philosophie, en France comme ailleurs, est devenu pour l'essentiel un exercice rhétorique, une suite de commentaires de textes que l'on fait passer pour de la réflexion fondamentale. Enseigner la philosophie, c'est présenter de « grands auteurs » – Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, Nietzsche, Heidegger – comme autant de maîtres à penser, qu'il faut lire, connaître et méditer dans un but exégétique et sans trop se soucier de savoir si leurs concepts sont encore pertinents et utiles à la pensée.

Après Descartes, je me suis attaqué à d'autres monuments bien plus arides : Kant et sa *Critique de la raison pure*, Hegel et la *Phénoménologie de l'esprit*, Wittgenstein et son *Tractatus logico-philosophicus*, Husserl et la phénoménologie, et bien d'autres encore. J'ai cherché à les décrypter, à en découvrir le sens profond, avec le même espoir de trouver une méthode pour bien penser, ou, mieux encore, une théorie qui m'ouvrirait les portes vers la lumière, vers une « pierre philosophale ».

Mais, toujours, je me suis perdu dans le labyrinthe des concepts, je me suis engagé dans des impasses... Au fil de mes explorations, j'ai perçu que cette obscurité n'était pas due à mes propres faiblesses et incompréhensions, mais à la nature même de ce qu'est devenue la discipline : un savoir livresque et souvent désincarné, à la fois découplé de ses conditions de

production et de sa portée heuristique, un savoir académique confiné dans le commentaire de texte.

Dérouté, puis déçu par une démarche de pensée dévoyée, j'ai fini par abandonner la partie. J'ai même connu une phase de rejet qui m'a conduit un jour à aller me débarrasser de toute ma bibliothèque de philosophie chez un bouquiniste du quartier. Et je suis passé à autre chose. Comme les amoureux dépités, je me suis même mis à détester ce que j'avais adoré. Je suis devenu un philosophe défroqué, comme on devient anticlérical. La philosophie m'avait trahi. Elle ne pouvait que tromper les espoirs placés en elle, comme ceux de ce jeune apprenti aux prises avec *Le Discours de la méthode*.

Où la philosophie revient nous hanter...

Mais on ne se débarrasse pas comme cela de la philosophie. Quand on y a goûté, on y revient toujours. Sans doute parce que l'être humain est un « animal métaphysique » (Schopenhauer). Et les questions les plus profondes – sur la nature ultime des choses, sur le sens de la vie, sur notre pouvoir de connaître – reviennent régulièrement titiller les neurones. L'esprit humain, avide de réponses, échappe difficilement à ces interrogations fondamentales.

Une seconde raison, plus fondamentale, ramène à la philosophie celui qui a voulu s'en défaire. C'est la dynamique même des connaissances et des recherches spécialisées. L'évolution de la physique contemporaine ou des sciences humaines a récemment ramené les chercheurs spécialisés vers des interrogations de nature philosophique. La physique du XIX^e siècle et les sciences humaines au XX^e siècle avaient voulu s'affranchir de la philosophie, jugée comme étant une spéculation creuse et noyée dans des concepts « hors sol » ([voir chapitre XI](#)), mais depuis, les liens se sont renoués. Les développements de la physique (quantique ou relativiste) ont contraint à se poser des questions nouvelles proprement métaphysiques – sur la nature ultime de la matière, sur les liens sujet/objet.

De leur côté, les historiens, les sociologues ou les psychologues savent bien que quand ils approfondissent les questions de causalité, ils finissent par tomber sur les dilemmes du déterminisme et de la liberté, sujet philosophique s'il en est.

Chassez la philosophie par la porte, elle revient par la fenêtre.

Pour assurer leurs arrières, asseoir leur raisonnement, trouver des fondements, les chercheurs de tout bord en viennent, consciemment ou non, à puiser dans le corpus philosophique. Selon Gilles Deleuze, la philosophie est une grande pourvoyeuse de concepts. C'est sa fonction et elle y excelle. Lorsque les chercheurs atteignent les zones troubles de leur savoir, une théorie philosophique est là, qui tend les bras, et semble redonner des fondations assurées. C'est ainsi que des sociologues font usage de Wittgenstein, que les sciences cognitives aiment à citer Spinoza ou Merleau-Ponty.

Personnellement, trois décennies d'études en sciences humaines n'ont cessé de me ramener régulièrement vers les rivages de la philosophie. J'ai fini par racheter les livres que j'avais vendus ; je suis revenu aux auteurs dont je croyais pouvoir m'émanciper. Je me suis replongé, tantôt avec délice, tantôt avec agacement, parfois avec espoir et parfois avec scepticisme, dans ces œuvres dont j'avais voulu me débarrasser. Je suis même parfois retourné chez mon bouquiniste pour racheter des livres que j'avais vendus dix fois moins chers !

Cette fois, je les abordais différemment. Non plus avec l'œil du novice en quête de maîtres à penser ou d'une « pierre philosophale », mais avec une démarche plus saine et éclairante.

Cette démarche repose sur trois principes. Pour aborder une œuvre philosophique, il faut d'abord 1) découvrir son intuition fondatrice et ses idées directrices, 2) prendre en compte son contexte d'élaboration et les conditions qui l'ont fait naître, 3) tenter d'évaluer sa valeur intrinsèque et sa pertinence actuelle.

Contenu, contexte, pertinence : voilà les trois règles que je me suis fixées comme méthode.

Reprenons.

Selon le premier principe, le contenu d'une philosophie, si opaque et tortueuse soit-elle, correspond à une idée directrice qui lui sert de colonne vertébrale et que Bergson appelait son « intuition fondatrice ». Descartes pense, après Galilée, que la nature est écrite en langage mathématique et que le Créateur lui-même a conçu le monde selon des règles universelles et intangibles. La méthode cartésienne, fondée sur le pur raisonnement, est donc en cohérence avec la nature des choses.

Chez certains penseurs, les intuitions fondatrices subissent au fil de l'œuvre des évolutions profondes. Ainsi l'œuvre de Michel Foucault a connu un glissement progressif de la critique du pouvoir à la genèse du sujet occidental ; cette évolution a d'ailleurs semé le trouble chez les commentateurs ([voir chapitre XV](#)). De même qu'il y a un Foucault 1 et un Foucault 2, il y a deux Wittgenstein, deux Heidegger et même trois Platon. Il arrive aussi que les évolutions internes d'une pensée cachent des contradictions, c'est le cas avec Socrate et ses dialogues. Dans un cas, la méthode dite « maïeutique » permet d'accoucher de vérités déjà présentes en soi mais inconscientes. Et pourtant, dans la plupart des cas, Socrate nous dit qu'elle ne conduit qu'à l'inconnu (« je sais que je ne sais rien »). Pour qui prend la philosophie au sérieux, ces remarques ne sont pas seulement des précisions érudites, il en va d'un enjeu crucial : que nous apporte vraiment la démarche philosophique ?

Après le texte, le contexte. Le deuxième principe est de prendre en compte le contexte historique, social, culturel et scientifique dans lequel est produite une œuvre. Les philosophes, ne l'oublions pas, sont des êtres humains comme les autres. Ils appartiennent à une époque et ont des préoccupations, des connaissances et des aveuglements qui sont ceux de leur temps. Il n'y a là rien d'anormal. Mais il faut en tirer toutes les conséquences : cela signifie par exemple qu'il est impossible de chercher à comprendre Kant et sa célèbre distinction entre « noumène » et « phénomène » sans connaître

son soubassement scientifique : le conflit entre newtonien et cartésien qui a agité tout le xviii^e siècle. Difficile de comprendre la portée de la dialectique de Hegel sans se souvenir qu'il a vécu au temps des révolutions : la première révolution industrielle, la Révolution française, la révolution scientifique.

Comment comprendre la portée d'une théorie en ignorant son terreau de naissance et les problèmes qui l'on fait naître ?

Le principe de pertinence est le troisième pilier de ma méthode. Il part de questions toutes simples et apparemment naïves : À quoi sert de lire Aristote, Descartes ou Bergson aujourd'hui ? En quoi leur pensée nous rend-elle plus intelligents ou clairvoyants ?

Vingt-cinq siècles après Platon, peut-on encore croire à l'existence d'idées éternelles et immatérielles comme le suggérait l'auteur de *La République* (on verra qu'il existe encore aujourd'hui quelques mathématiciens platoniciens (voir annexe du chapitre II)) ? Y a-t-il encore quelques bénéfices intellectuels à lire l'œuvre d'Aristote pour d'autres raisons que l'apprentissage d'un savoir historique (voir [chapitre III](#)) ?

Une façon d'appliquer le principe de pertinence consiste à mesurer la portée d'une pensée à l'aune de ses développements ultérieurs. Ainsi, au début du xx^e siècle sont apparus deux grands courants de la philosophie qui prétendaient ouvrir de nouvelles voies à la connaissance : la phénoménologie et la philosophie analytique. Un siècle plus tard, qu'est-il advenu de ces courants de pensée ? Les promesses originelles de Husserl de fonder une « nouvelle science » ou de Wittgenstein de faire de la philosophie une démarche purement logique ont-elles été tenues ?

Qu'est-ce que la philosophie ?

Kant affirmait que toute la philosophie pouvait se résumer à trois questions : Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ?

La première question, « que puis-je connaître ? », renvoie à la théorie de la connaissance et à l'art de penser. Les deux

autres interrogations renvoient aux questions d'éthique, de bonheur et du sens de la vie : à l'art de vivre.

Art de penser et art de vivre : dès son origine, la philosophie a comporté ces deux faces. Étymologiquement, la philosophie est « l'amie de la sagesse ». Pour les Anciens, la sagesse désignait aussi bien le savoir que la vertu morale. Le sage était donc à la fois un « maître à penser » et un « maître à vivre ».

Dans ce livre il sera traité de l'« art de pensée » des philosophes. Un deuxième volume sera consacré à « l'art de vivre ».

À la première question de Kant – que puis-je connaître ? –, les philosophes ont apporté trois types de réponses :

1. La philosophie comme chemin vers la vérité. Pour Platon, on le verra, la philosophie ouvre l'esprit au monde des « idées » pures et éternelles, inaccessibles par d'autres voies. Hegel, de son côté, voit la philosophie comme la « chouette de Minerve », qui au terme d'un long cheminement conduit vers « l'esprit absolu ».

2. La philosophie comme méthode. Une autre tradition considère que la philosophie n'est pas un savoir absolu – qui n'existe pas –, mais une méthode pour guider son jugement. Descartes soutient dans son *Discours de la méthode* que la science doit s'appuyer sur la raison. À l'inverse les empiristes, comme Hume, mettent en avant l'expérience. Pascal tente d'atteindre cette voie en opposant « l'esprit de finesse » à « l'esprit de géométrie ».

3. La philosophie comme pensée critique. Tout une pléiade de philosophes considère enfin que la philosophie n'apporte ni vérité supérieure ni même méthode pour bien penser : son rôle se bornerait à éternellement questionner et remettre en cause les certitudes. En ce sens, elle n'est qu'un viatique contre les idées reçues et sert à démasquer les fausses certitudes et se prémunir contre l'esprit de système. On reconnaît là la démarche d'un Socrate, ou bien plus proche de nous, celle des penseurs contemporains de la « déconstruction ».

Chacun des penseurs présentés dans ce livre renvoie à une des trois formules : vérité, méthode ou pensée critique. D'autres, comme Spinoza ou Pascal, auraient pu trouver leur place, mais la « connaissance du troisième genre » de Spinoza n'est qu'une variante possible de la première réponse (la philosophie comme voie d'accès à la vérité). Quant à la distinction de Pascal entre « l'esprit de finesse » et « l'esprit de géométrie », elle converge avec l'idée d'Aristote selon laquelle il n'existe pas une voie unique et royale vers la connaissance.

Vous l'aurez compris ce livre n'est pas un manuel destiné à décliner une galerie de « grands noms » de la discipline. Son but est de mettre en avant les principaux courants de la pensée philosophique, puis d'en apprécier leurs valeurs et failles.

Réaliser ce travail d'examen critique consiste à vraiment prendre au sérieux l'exercice de la pensée, et c'est, me semble-t-il, le meilleur service que l'on peut rendre aux philosophes en herbe qui, comme mon jeune apprenti, ont un jour ouvert le *Discours de la méthode* en espérant y trouver un moyen pour guider sa pensée et exercer son jugement.

CHAPITRE I

Socrate

Retour sur une trop belle légende

« Socrate, un saint et un martyr¹. » Tout comme le Messie auquel il est parfois comparé², Socrate est un fondateur et un martyr : il a enseigné une pensée nouvelle, mais sulfureuse, ce pour quoi il fut condamné à mort et devint le saint martyr de la philosophie.

Voilà pour la légende.

Mais quand on se penche avec un peu d'esprit critique sur cette histoire, une tout autre facette apparaît.

Qui était vraiment Socrate ?

À son nom sont associés les principes élémentaires de la philosophie : toujours questionner les dogmes et les idées reçues. Aussi est-il mis en scène dans de nombreux dialogues en train d'interpeller les Athéniens, de les pousser dans leurs retranchements et de les mettre devant leurs propres contradictions. Pour le philosophe, admettre ses erreurs est en effet le premier pas pour atteindre à la vérité.

1- A. Gottlieb, *Socrate*, Seuil, coll. « Points », 2000.

2- Les analogies avec l'histoire de Jésus sont d'ailleurs évidentes. Voir P. Ismard, chapitre « Socrate Christianos », *L'Événement Socrate*, Flammarion, 2013.

Socrate lui-même ne professe aucune doctrine, aucun système. Il se présente comme un esprit libre, détaché de tout dogme. Il avoue même, avec humilité, ne rien savoir : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien ». Ce constat d'ignorance serait la marque de la sagesse suprême.

Voilà donc Socrate tel qu'il nous est dépeint : Socrate le sage, Socrate le libre-penseur, Socrate le père de la philosophie... envoyé au trépas par une foule ignorante. Cette image fait partie des mythes que la philosophie a elle-même créés.

S'il est vrai, comme l'enseigne Socrate, que la philosophie est l'école du doute et passe par la réfutation des idées reçues, alors attaquons-nous en premier lieu à cette légende dorée ! N'est-ce pas, après tout, le meilleur hommage que l'on puisse rendre à l'esprit socratique ?

Qui était-il vraiment ?

De la vie de Socrate, on ne sait pratiquement rien. Il a vécu au ^v^e siècle avant notre ère (470-399 av. J.-C.), « l'âge d'or » d'Athènes, le siècle de Périclès, des victoires athéniennes, de l'apparition de la démocratie, mais aussi de la construction du Parthénon, du déploiement de la tragédie, de l'histoire et bien sûr de la philosophie.

Socrate était athénien, fils d'un tailleur de pierre et d'une sage-femme. Il fut donc élevé dans un milieu populaire. On sait qu'il fut soldat (*hoplite*) durant sa jeunesse et qu'il participa à deux batailles (celles de Potidée et d'Amphipolis) durant lesquelles il se distingua par des actes de bravoures. Puis de retour à Athènes, il se maria avec une certaine Xanthippe, décrite par Socrate lui-même comme une mégère peu commode.

Dans les dialogues qui le mettent en scène, Socrate passe son temps à débattre dans les rues d'Athènes, les gymnases ou les banquets. C'était une façon classique d'enseigner à l'époque. Sa renommée était considérable puisque Platon, Xénophon ou encore Aristophane ont écrit sur lui. La conduite du philosophe, dictée par ses principes, et son ironie ont certainement

contribué à entretenir sa « mauvaise réputation » d'empêcheur de penser en rond.

Pourquoi fut-il condamné à mort ?

Un tribunal le charge en 399 av. J.-C. de trois chefs d'accusation : avoir perverti la jeunesse, ne pas croire aux anciens dieux et vouloir en introduire de nouveaux. Il est donc condamné à boire la ciguë, ce qu'il fera avec dignité.

De prime abord, l'événement symbolise la condamnation de l'intellectuel anticonformiste par un régime autoritaire ne supportant pas la contestation.

Pourtant, on peut le saisir sous un angle complètement différent. Le procès a lieu à un moment particulier de l'histoire d'Athènes : la démocratie vient d'être rétablie après une période de tyrannie (la tyrannie des Trente, 404 av. J.-C.). Or, plusieurs des disciples de Socrate sont étroitement associés à ce régime qui fit régner la terreur sur la ville. Son disciple Critias (cousin de Platon) est le chef des tyrans ainsi que le principal commanditaire des massacres contre les opposants. Charmide, autre élève de Socrate (et oncle de Platon), faisait partie des Trente. Quant à Alcibiade, l'élève préféré de Socrate, son parcours est éloquent : cet aristocrate avait été accusé de sacrilège et de profanation (commis pendant des banquets qui finissaient souvent en beuveries). Plus grave, il avait déserté les rangs athéniens pour rejoindre avec armes et bagages ceux des Spartiates !

Sous cet angle, l'accusation de corruption de la jeunesse prend un sens très différent : Socrate était perçu comme le mentor des tyrans. Récemment, l'historien Paulin Ismard a rouvert le dossier et proposé une interprétation complexe de l'événement. Des aspects religieux, politiques, éducatifs et juridiques se sont emboîtés pour aboutir au procès. Philosophie et démocratie, loin d'être sœurs, apparaissaient alors comme antinomiques. Une chose est sûre : Socrate ne fut pas condamné parce qu'il était un libre-penseur comme

le veut la légende, mais plutôt parce qu'il représentait une menace politique.

Sa condamnation à mort fut-elle pour autant une bonne décision? Le jugement est sévère, même si l'on admet avec Anthony Gottlieb que « sa défense fut lamentable » puisque durant le procès Socrate ironise, nargue les jurés et avance des arguments spécieux : il répond aux accusations en affirmant que si elles étaient vraies, il se serait mis en danger alors même que nul ne peut en vouloir à soi-même!

Socrate est donc condamné à mort (à bulletin secret) un peu à la surprise générale. Cependant, les autorités démocrates n'auraient pas poursuivi le philosophe s'il s'était enfui de la prison dans laquelle il se trouvait avant d'être jugé et exécuté. Son ami Criton, un richissime aristocrate très influent avait même tout organisé pour son évasion, mais Socrate refusa.

Pourquoi a-t-il refusé de s'évader de prison?

Le *Criton* est un dialogue consacré à la visite de Criton à Socrate en prison et à la proposition qu'il fit au philosophe de s'enfuir. Socrate refuse parce qu'il respecte la loi. Contrairement à la justice qui est l'œuvre des hommes, l'esprit de la loi est d'une nature supérieure. Ainsi, même s'il considère que sa condamnation est injuste, il la respecte au nom de la loi.

Voilà une réponse noble que l'on pourrait même qualifier de « républicaine ». Mais là encore, on peut envisager les choses autrement. Dans *L'Empire gréco-romain* (2005), l'historien Paul Veyne a consacré le chapitre « Pourquoi Socrate a refusé de s'évader » à cette affaire.

Veyne compare Socrate à ces militants bolcheviks condamnés pour trahison lors des procès staliniens. Alors qu'ils étaient innocents, certains ont accepté la sentence au nom d'une cause qu'ils considéraient comme supérieure : celle du Parti ou de la Révolution. Socrate semble adopter la même attitude : accepter l'injustice au nom de la valeur supérieure qu'il accorde à la loi.